Propos de Marie-Pierre Duhamel
Spécialiste du cinéma chinois

Beijing fait désormais partie des métropoles hypermodernes, et les images de sa modernité font le tour du monde, toujours surprenantes par la rapidité avec laquelle se bâtissent en quelques semaines tours et monuments, équipements à la pointe du progrès et autoroutes spectaculaires. Mais c'est dans un autre monde que nous emmène le film de Pengfei, le monde réel qui se cache derrière le "rêve chinois" : quartiers et villages détruits du jour au lendemain, spéculation immobilière, fortunes et misères décidées en une nuit, projets pharaoniques et corruption rampante. Ce monde-là a son sous-sol, ses souterrains, sa population. Les travailleurs venus d'autres provinces construisent la ville et la font fonctionner, se divertir, prospérer. Ils partagent un même rêve : échapper à la fatalité sociale, devenir des habitants "comme les autres". Pour une jeune fille comme Xiao Yun qui gagne sa vie en dansant dans un bar, changer de vie serait travailler dans un bureau. Pour le jeune Yong Le, ce serait peut-être de pouvoir envoyer plus d'argent à sa famille. Quant aux Jin, dans leur maison pékinoise cernée par les bulldozers et les gravats, ce serait vivre dans un appartement de luxe donnant sur un lac...
Rêves et illusions circulent entre surface et sous-sol, entre haut et bas, tandis que le Beijing moderne déploie ses façades lisses, ses managers en costume-cravate, ses publicités et les slogans optimistes qui doivent tout au discours du pouvoir. Sous-sol et surface se font, devant la caméra tranquille et empathique de Pengfei, les métaphores d'une hiérarchie sociale qui dit assez la réalité du "nouveau grand bond" chinois : le "rêve chinois" n'existe que pour certains, au prix des souffrances du plus grand nombre.
La grâce du film est de savoir représenter tout un monde sans jamais oublier les "mouvements du cœur", les affections et les désirs, la tendresse, la colère, la peur, la honte, l'amour... En multipliant de subtils détails et des épisodes tragi-comiques où les animaux jouent souvent un rôle surprenant et quasi- fantastique (hibou, tortue et coq blanc mettent les humains à l'épreuve), Pengfei donne à son histoire entre "sur" et "sous" la densité de la vie, et l'épaisseur d'un réel qu'il a vu, expérimenté, senti et compris. On ne peut s'empêcher de penser, à voir Beijing Stories, au chef d'œuvre d'un grand cinéaste du passé, Zheng Junli, intitulé Corbeaux et moineaux. Dans le Shanghai de 1949, le film racontait un monde en proie à la crise, aux tourments sociaux, à l'ambition et aux rêves de vie meilleure, du haut en bas d'un immeuble dont le propriétaire menaçait tout le monde d'expulsion. Deux moments de l'échelle sociale chinoise, deux époques, mais une même capacité à comprendre de l'intérieur les sentiments d'un peuple, ses illusions comme sa générosité, ses contradictions comme sa capacité de survie. Beijing Stories rejoint brillamment le groupe toujours passionnant des films qui, à travers le monde, savent tracer une géographie modeste mais précise de la société de leur temps, sans jamais être ni théoriques ni sèchement démonstratifs. Cette richesse et cette finesse dans le trait, Pengfei les a visiblement puisées dans son expérience personnelle et dans son attachement à la culture chinoise. C'est sans ostentation mais d'une main très sûre, calme et concentrée, avec l'humour et l'élégance des timides que cette histoire touchera le spectateur, et lui laissera, après sa mélancolique conclusion, le sentiment d'avoir rencontré un Beijing bien plus vrai que tous les discours.

FRANCE CHINE • 2015 • COULEUR • 1H15 • DCP 1.85/5.1

LISTE ARSTITIQUE
Yong Le : Luo Wenjie
Xiao Yun : Ying Ze
Jin Zhao : Fuyu
Femme de JinLi : Xiaohui

LISTE TECHNIQUE
Réalisateur : Pengfei
Scénario : Pengfei, Isabelle Mayor
Producteurs : Vincent Wang, Ying Ze
Chef opérateur : Shu Chou

Directeur Artistique : Wang Chaohui
Montage : Isabelle Mayor
Son : Li Minna
Musique originale : Jean-Christophe Onni

/ beijingstories.lefilm

TRANSFUGE Slate.fr Courrier international SDI Syndicat des Distributeurs Indépendants URBAN DISTRIBUTION

TROIS RÊVES,
TROIS DESTINS,
TROIS HISTOIRES DE LA VILLE,
DE LA CHINE D'AUJOURD'HUI.

UN FILM DE PENGFEI

BEIJING STORIES

MEILLEUR FILM
MOSTRA DE VENISE
FEDEORA 2015

RÉALISÉ PAR PENGFEI ÉCRIT PAR PENGFEI, ISABELLE MAYOR CHEF OPÉRATEUR SHU CHOU DIRECTEUR ARTISTIQUE WANG ZHAOHUI COSTUMES WANG JIAHUI MONTAGE ISABELLE MAYOR INGÉNIEUR DU SON LI MINNA SOUND DESIGNER TU DUU CHIH, TU YI CHING MUSIQUE ORIGINALE JEAN CHRISTOPHE ONNO PRODUCTEURS VINCENT WANG, YING ZE PRODUCTION HOUSE ON FIRE, MISHKA PRODUCTIONS PRODUCTION ASSOCIÉE HOMEGREEN FILMS, FILM BASE BERLIN SUPERVISION MUSICALE THE PLAYERS POST PRODUCTION FILM FACTORY AVEC LA PARTICIPATION DE L'AIDE AUX CINÉMAS DU MONDE, CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE, MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES ET DU DÉVELOPPEMENT INTERNATIONAL, INSTITUT FRANÇAIS AVEC LE SOUTIEN DE TORINOFILMLAB, MEANS OF BREAD FOR THE WORLD-PROTESTANT DEVELOPMENT SERVICE, LA RÉGION ILE-DE-FRANCE VENTES INTERNATIONALES URBAN DISTRIBUTION INTERNATIONAL

CONCEPTION GRAPHIQUE : DIANE BERRY

LE 6 JANVIER

SYNOPSIS

Beijing. 23 millions d'habitants et une croissance urbaine démesurée. Sans cesse des quartiers sont détruits et reconstruits pour la nouvelle classe moyenne. Pour gagner sa vie, Yong Le récupère des meubles usagés dans les maisons abandonnées. Xiao Yun, elle, danse dans un bar. Tous deux habitent la « ville souterraine » et rêvent d'en sortir.Jin, lui, a sa maison. Il rêve pourtant d'ailleurs. Son quartier va être détruit. Il a accepté de partir mais il doit d'abord vendre sa maison à un prix décent.

Trois rêves, trois destins, trois histoires de la ville. De la Chine d'aujourd'hui.

PENGFEI - RÉALISATEUR ET SCÉNARISTE

Pengfei est né dans une famille liée à l'opéra de Beijing. Son grand-père et sa mère ont travaillé tous deux dans ce domaine : il en a été profondément influencé et il en a retiré un attachement indéfectible à l'art et à la culture traditionnelle chinoise. Après son diplôme en réalisation auprès de l'Institut international de l'image et du son en France, il a travaillé à partir de 2008 auprès du cinéaste taïwanais Tsai Ming-liang. Il a notamment été premier assistant réalisateur du film Visage. Beijing Stories est son premier long métrage.

ENTRETIEN AVEC PENGFEI

Le film semble faire des opérations immobilières, démolitions et relogements, un symptôme fondamental de la réalité chinoise d'aujourd'hui ? Comment a été pensé ce rapport à la réalité contemporaine ?

Tout d'abord, démolitions, relogements et explosion immobilière engagent un rapport à la terre. La terre est l'élément qui compte peut-être le plus dans la culture chinoise. Par ailleurs, on dit souvent que la Chine est «en transition»: le mot implique une idée de mouvement. Nombreux sont ceux qui doivent s'engager dans ce mouvement, construire ou reconstruire leur habitat, renouveler leur rapport à la terre. Le film n'est qu'un reflet en miniature de la réalité, et il est loin d'en avoir toute la dureté. Enfin dans la forme d'expression que j'ai choisie, l'histoire romanesque et sentimentale s'inscrit dans un environnement composé de notations et de détails : les feux d'artifice, le climat, un hibou importun, une tortue et l'opéra de Beijing, entre autres. Ces éléments contribuent à décrire comment se nouent les comportements et les sentiments des individus, dans un contexte où chacun poursuit sa version personnelle du «rêve chinois».

Comment avez-vous trouvé et choisi les décors du tournage ? Le tournage a-t-il été difficile, compte tenu de l'histoire du film et de la réalité de la ville ?

Les lieux les plus compliqués à trouver ont été le village en cours de démolition et la maison des Jin. Je voulais tourner dans un village en cours de destruction. Mais ces opérations relèvent de l'Etat, elles ont un calendrier déterminé qu'il est impossible à une équipe de film de remettre en question ou de stopper. De plus, les habitants de ces villages se méfient des caméras, ils sont réticents. J'avais fait des repérages dans un village, j'y avais pris des contacts et fait des photos, mais quand j'y suis retourné deux semaines plus tard, le village avait déjà été entièrement démoli, il n'en restait rien. Nous avons fini par trouver un village adapté, et grâce aux efforts de la production, on nous y a accordé 15 jours de tournage. Ce village n'existe plus. Je crois que c'est nous qui en avons capté la toute dernière image, et qui la conserverons.

D'où vient l'idée du film et comment s'est opérée sa genèse ?

J'ai grandi auprès de mon grand-père maternel. Plus tard, je suis allé faire mes études en France, pendant 7 ans. Quand je suis revenu chez mon grand-père, je n'ai plus rien reconnu. La vitesse avec laquelle Beijing avait changé m'a littéralement stupéfié. Et déjà à l'époque, je voulais écrire une histoire qui décrirait les mutations de la ville.

Je suis allé pour la première fois dans des logements souterrains à la suite d'une rencontre avec quelques amis artistes venus vivre à Beijing, qui m'avaient invité chez eux : coup de chance ou hasard, c'était tout à côté de chez mes grands parents. Mais jamais je n'aurais imaginé que dans cet environnement que je croyais bien connaître existait un autre monde, un monde souterrain : des escaliers sombres sous terre, des couloirs étroits, un air lourd d'humidité, et plein de gens, de couples, de familles comme dans House of 72 tenants le film de Chu Yuan (Hong Kong, 1973). Sous les pieds de la florissante capitale moderne existe un tout autre espace, où vit une autre population, et j'ai trouvé cela passionnant. Les gens qui viennent de province travailler à Beijing ont d'ailleurs un surnom aux connotations tragiques : «beipiao», les «errants de Beijing».

«Démolition et relogement» est une expression aujourd'hui très répandue.

Elle signifie aussi qu'en l'espace d'une nuit, des gens «relogés» peuvent devenir riches. On raconte souvent l'histoire du «Village Audi». A la suite de la démolition de leur village, les habitants se sont tous acheté des Audi, et on pouvait voir des Audi circuler en tous sens dans le patelin. En fait, j'ai voulu écrire et décrire ensemble la surface et le sous-sol, la démolition et le flux des errants, comme si une coupe transversale faisait apparaître, du moins en partie, les gens et les réalités de Beijing.

Certains films ou cinéastes ont-ils été des inspirations ?

Le cinéaste dont l'influence sur moi a été la plus profonde est Tsai Ming-liang. J'ai eu l'occasion de travailler avec lui quelques années. Son perfectionnisme, son exigence et sa précision dans le dessin des personnages m'ont fasciné et profondément marqué.

En écrivant les scènes entre Xiao Yun et Yong Le, je repensais souvent à la manière dont Tsai Ming-liang sait décrire la délicatesse des relations entre habitants des grandes villes. Le cinéaste palestinien Elia Suleiman est aussi un cinéaste que j'aime beaucoup, et son film Intervention divine m'a profondément impressionné. Lui aussi décrit un village et les problèmes de différentes familles, avec l'humour de l'absurde. Au moment où j'écrivais les épisodes du vieux Jin et ceux des habitants des sous-sol, je me suis souvent souvenu de ses choix de représentation.

Comment avez-vous choisi les comédiens qui incarnent les différents personnages de l'histoire ?

Ma propre famille a vécu une opération de «démolition et relogement», et j'avais donc des modèles en tête pour les rôles du vieux Jin et de sa femme (le couple «obstiné»). Ces modèles m'ont guidé pour chercher mes comédiens. L'acteur Zhao Fuyu qui joue le vieux Jin est la parfaite incarnation d'une époque, il sait avoir le comportement fougueux de l'indigné, tandis que son regard exprime une douloureuse résignation. L'esprit quasi héroïque de sa jeunesse s'est pratiquement épuisé au contact de la réalité d'aujourd'hui. Lors de notre première rencontre, il m'a chanté, avec beaucoup d'émotion, une chanson pour enfants du début des années 60, Ma Patrie est en Afrique noire, ce qui m'a fait puissamment ressentir qu'il avait vécu cette époque et qu'il était très proche de mon personnage du vieux Jin. L'actrice qui joue la femme de Jin est ma propre mère ! Elle a elle-même vécu les affres du «relogement», ce qui fait qu'elle donne à l'expression du personnage une dimension de vérité toute particulière. Quant au choix des deux jeunes acteurs du «sous-sol», mon point de départ vient d'un désir de contraste entre les personnes et l'environnement du sous- sol. J'ai fait moi-même plusieurs fois l'expérience de cette vie dans les sous- sols. J'y ai découvert que les jeunes gens et les jeunes filles «d'en bas» se donnent des allures de jeunes «à la page», très «modernes» : à les voir «en surface» on ne devinerait jamais la dureté de l'environnement réel dans lequel ils vivent. L'actrice qui joue Yun, Ying Ze, colle parfaitement à ce point de départ, ce contraste entre apparences et réalité. Plus important encore, elle a un tempérament fier et réservé, avec un regard très doux, et elle traduit parfaitement l'aspect contradictoire de la solitude dans ce sous-sol surpeuplé. Elle est déterminée à s'élever socialement, au prix de mille difficultés. Elle rencontre un garçon qu'elle admire et qui lui plaît mais n'en oublie par pour autant ses appréhensions, et il ne lui reste à la fin qu'à accepter les décrets du destin et à avancer. C'est cela, Xiao Yun. C'est à partir d'un point de départ équivalent que j'ai choisi Luo Wenjie pour le rôle de Yong Le. Il se distingue physiquement des autres, et du haut de sa haute taille, il incarne la tristesse de la vie dans le sous-sol. J'ai plus tard pensé que Yong Le partageait certains traits avec moi : taciturne mais brave garçon, peu enclin à se plaindre et patient. En cela, le caractère de Luo Wenjie et le mien se ressemblent. Les yeux bandés, Yong Le devenu vulnérable se résigne à l'adversité avec philosophie.

Pourquoi avez-vous fait le choix d'une fin qui peut paraître mélancolique sinon pessimiste ?

L'inspiration pour ce film m'est venue de la vie de ceux qui m'entourent, et donc la fin du film découle des impressions et des sentiments que cette vie suscitent en moi. J'ai toujours eu des sentiments très négatifs, très pessimistes, en ce qui concerne ces histoires de «démolition et relogement». Et je sais que la cupidité ne fait qu'aggraver les choses. Peut-être que quelques jours après une première proposition, le cadre responsable des projets fonciers te téléphone et te dit : «Nous reparlerons de ton village dans 6 mois, et peut- être qu'à ce moment-là on sera moins rigides.» Tout reste en suspens. Et peut-être qu'un jour tout finit par bien marcher, mais si on regarde en arrière, on mesure tout ce qui a été perdu. Dans les logements précaires du saous-sol, face à des réalités terribles, bien peu de gens songeraient à rester où ils sont par amour. Xiao Yun aime vraiment Yong Le, elle songee à lui téléphoner pour le revoir, mais elle pense aussi à son idéal personnel, et finalement, elle ne renoncera pas à avancer sur son propre chemin pour Yong Le.

Il semblerait que parmi les personnages du film, les femmes révèlent plus de force et de détermination que les hommes...

Pour parler de cette «force» des femmes, il serait bon de nous demander si, et comment, les femmes ont dépassé le système patriarcal. Les personnages féminins du cinéma chinois, peut-être par contraste avec la majorité de ceux que l'on voit dans le cinéma occidental, sont confrontés à un destin tragique, et les scénarios décrivent volontiers des faibles femmes victimes du système patriarcal. De nombreux films décrivent l'état de subordination des femmes et racontent comment elles luttent pour s'en échapper.

Le personnage de Songlian joué par Gong Li dans Epouses et concubines (1991) de Zhang Yimou, est une femme dans un premier temps intransigeante qui se change en faible femme traditionnelle qui capitule face au «maître», et marche vers une fin tragique. Zhang Yimou avait précédemment raconté l'histoire d'une autre femme, Judou (Ju Dou, 1990), une femme en quête de liberté, qui obtient sa libération personnelle à force de volonté. Bien que le prix de son combat soit qu'un fils tue son père, je trouve cette figure féminine très puissante : elle manœuvre à l'intérieur du système patriarcal, elle cherche la brèche par laquelle elle s'en échappera. A l'époque où se passe le film, échapper au carcan du système patriarcal n'était guère possible... Pour en revenir à mon film, Xiao Yun fait tout ce qu'elle peut pour s'affranchir de la «pole dance» et du night-club : cela peut se voir comme un désir d'échapper à la perspective «machiste» et à la supré matie des hommes dans la société, de ne plus être un objet soumis au regard masculin. Elle interrompt en quelque sorte son parcours pour Yong Le, mais après avoir été blessée et humiliée quand Yong Le l'ignore, elle décide de reprendre son chemin. Elle veut plus que jamais échapper au «patriarcat», et elle laisse libre cours à son désir de liberté. Par contraste, la femme du vieux Jin est une forte femme, qui fait des plans et des projets au bénéfice de son mari, multiplie les efforts. Je pense qu'elle rêve en secret que si l'affaire du relogement se conclue favorablement, elle saisira l'occasion pour conquérir sa propre liberté. Mais dans la situation où elle est, ce sont encore son mari et même le promoteur immobilier qui décident de son destin.

Peut-être pourrais-je résumer les choses comme ceci : Xiao Yun est la force d'aujourd'hui qui s'oppose au «patriarcat», tandis que la femme du vieux Jin a la ténacité des femmes vivant à l'intérieur du patriarcat. Le «patriarcat» avance peu à peu vers sa destruction. Et comme l'a dit Michel Foucault : «L'important n'est pas l'époque dans laquelle se déroule l'histoire, mais l'époque à laquelle l'histoire est racontée.»

BEIJING EN CHIFFRE

- 21, 516 millions d'habitants dont plus de 8 millions d'immigrés de provinces chinoises)
- Une superficie de 16 411 km², soit un densité de près de 1 150 habitants au km².
- Croissance économique de 7% (2015)
- Selon l'OMS, la qualité de l'air à Beijing est l'une des pires du monde.